

## CHAPITRE PREMIER

*U19.37, Terre, France, Lyon, 19 juin 1999, 6h.24m.58s.*

La seule lumière d'une petite lampe éclairait la jeune femme—pour l'heure installée à une table—jetant des ombres aux formes grotesques et mouvantes sur les murs tapissés de livres. Elle avait écarté divers dossiers et dictionnaires pour pouvoir travailler à son aise et tripotait machinalement un stylo. Son visage, dont les traits légèrement tirés restaient agréables, était penché sur une feuille vierge.

Elle ferma ses yeux gris quelques instants et, tout en tentant de faire abstraction des deux voix masculines qui lui parvenaient depuis le proche salon, essaya de se remémorer les événements confus qui avaient précédé son retour chez elle.

Replaçant une mèche blonde derrière l'une de ses oreilles, elle se massa délicatement les tempes du bout des doigts, prit une profonde inspiration, et se mit enfin à rédiger :

Je m'appelle Zoé et le reste de mon nom, étant donné les infinies possibilités qui m'apparaissent désormais, ne revêt aucune sorte d'importance. Je suis née sur la Terre, à Lyon, et y ai récemment terminé mes études d'histoire : civilisation médiévale et architecture religieuse. C'est d'ailleurs cette vocation qui me pousse aujourd'hui à mettre par écrit un court moment de ma vie, lequel risque de la faire changer du tout au tout. Effectivement, dans quelques heures, je pars pour une destination dont mon esprit a encore du mal à accepter l'existence et dans un but bien plus flou encore.

Tout a commencé lors d'une promenade dans le Parc de la Tête d'Or. Assise sur un des bancs agrémentant le pourtour de l'apaisante étendue d'eau, j'avais le crâne encore empli des paroles de cet homme rencontré dans le métro. Il m'avait avoué me prêter attention depuis quelques temps et s'intéresser à moi. Ma réaction fut peut-être disproportionnée mais j'ai horreur d'être prise pour du bétail, c'est pourquoi je l'ai envoyé paître. J'avais peut-être eu tort mais il me suffisait de repenser à son regard lamentablement hypocrite pour me persuader du contraire et m'énerver encore un peu plus.

Subitement, je pensai à l'heure et à la fermeture imminente du parc qui, distraite comme je l'étais par ce ridicule petit événement, m'était tout à fait sortie de la tête. Ne portant jamais de montre (je préfère ignorer quand je suis en retard, le contretemps reste le même mais j'évite ainsi une anxiété inutile), je m'apprêtais à me lever lorsqu'un étrange personnage passa devant moi avec nonchalance. C'était un grand Noir au crâne soigneusement rasé. Il était vêtu d'un smoking et portait des lunettes de soleil malgré le crépuscule. Comme je le dévisageais, il m'adressa un léger sourire puis continua son chemin d'une démarche calme et mesurée.

Il y avait dans cet homme quelque chose d'indéfinissable qui me rassura ; une sorte d'aura émanait de sa personne et tendait à faire refluer toute forme de préoccupation. Il dégageait une impression de détente et de sécurité mêlées et, après quelques secondes, je décidai même de passer par le centre du parc avant d'en sortir. Je me levai donc et m'éloignai dans la direction opposée à celle d'où m'était apparu l'homme en noir.

A cette heure, le parc était empreint d'une apaisante quiétude. Je ne croisai personne, hormis quelques écureuils peu farouches et de petits oiseaux planant doucement d'arbres en arbres. La végétation prenait des teintes d'or et de sang tandis que le soleil l'éclairait de ses derniers rayons.

Le calme qui baignait l'endroit balaya les derniers soucis de mon esprit et je me laissai aller au hasard des circonvolutions du petit chemin de gravillons qui se déroulait sous mes pas.

Je n'entendis rien sur le moment et, comme je dépassais un petit bosquet d'arbres, je fus surprise par une dizaine d'hommes pour le moins étonnants.

Ils étaient rassemblés autour de deux individus particulièrement remarquables par leur aspect. Le premier était un géant. Il dépassait largement les deux mètres de haut et son corps gras était engoncé dans une sorte de combinaison d'un bleu métallisé, moulante et striée de fines nervures noires. Il portait par-dessus celle-ci de grandes bottes sombres ; il avait un visage imberbe à la peau pâle et son regard était entièrement masqué par de larges lunettes opaques.

Le second avait l'aspect chétif, impression renforcée par la présence du géant. Son cou de vautour supportait un visage émacié aux orbites renfoncées, au crâne lisse et poli. Ce vieil homme était entièrement vêtu de noir, des mocassins à la veste de smoking en passant par une chemise et un nœud papillon rétro.

La moitié des hommes qui les accompagnaient étaient vêtus et encagoulés de noir, de longs bâtons glissés à leur large ceinture. Les autres, quant à eux, me firent singulièrement douter de ma raison. Mes yeux ne pouvaient s'empêcher de relayer les informations que mon esprit pragmatique réfutait. Il s'agissait d'hommes, ou plutôt d'humanoïdes, de grande taille, aux larges épaules et dont le torse nu laissait apparente une peau verdâtre et squameuse. Leurs visages totalement lisses, l'arrête du nez et les arcades sourcilières étant pratiquement absentes, arboraient en guise d'yeux des perles noires et luisantes. Une bouche toujours entrouverte leur donnait un air hébété. Enfin, leurs mains nerveuses aux tendons saillants étaient refermées sur d'étranges pistolets chromés pourvus de canons longs et fins.

J'embrassai la scène du regard en une fraction de seconde car tous se tournèrent brusquement vers moi ; je sentis les pulsations de mon cœur doubler subitement leur tempo.

Sans qu'aucune détonation ne l'ait précédé, un sifflement aigu passa tout près de ma tête. J'eus juste le temps d'entrevoir le géant lever une main devant l'une des créatures vertes qui tenait son arme pointée dans ma direction. J'en profitai pour faire demi-tour et m'élançai en droite ligne vers le lac, un flux soudain d'adrénaline tempêtant dans mes veines.

J'ai toujours eu une silhouette fine et athlétique et je crois que je n'ai jamais eu à m'en féliciter autant qu'en cet instant. Entre les battements effrénés de mon cœur et ma respiration sourde, je ne percevais que très faiblement le bruissement de l'herbe foulée par ceux qui s'étaient lancés à ma poursuite.

Jetant un rapide coup d'œil dans mon sillage, je constatai avec stupeur que mes poursuivants n'étaient qu'à quelques mètres de moi. Il s'agissait des hommes habillés de noir. Ils étaient deux qui couraient en tenant dans leurs mains, non pas les bâtons qu'ils portaient l'instant précédent, mais de longs et fins sabres japonais. Ils étaient si proches que je pouvais distinguer les traits tirés de leurs visages et leurs yeux injectés de sang.

Redoublant d'efforts, je détalai de plus belle et vis bientôt apparaître devant moi l'étendue d'eau, scintillante sous les reflets de la lune. Une silhouette se découpait sur la berge.

J'essayais de crier, mais seul un misérable "au secours" parvint à sortir de mes poumons essoufflés. L'homme devait cependant avoir l'ouïe fine car il se retourna. Il était vêtu de noir, assez grand, avec des épaules carrés et une taille fine. Son visage aux traits énergiques et aux cheveux ras refléta pendant un très court instant un étonnement sans bornes. Il se reprit très vite, lâchant ce simple mot comme j'arrivais à lui :

– Yargast !

Avec une rapidité impressionnante, l'inconnu bondit et s'interposa entre moi et les deux hommes. A bout de force, je fis encore quelques pas avant de me retourner pour assister à la scène.

Malgré toute ma bonne volonté, je me sens incapable de retranscrire ici précisément ce qui se passa par la suite tellement ce fut rapide. Dans la continuité de son saut, l'inconnu roula à terre et faucha le premier de mes poursuivants. Quand il se releva, un *nunchaku* de bois sombre était

apparu comme par magie dans l'une de ses mains. L'arme tournoya avec célérité et un choc sec fit voler le *katana* du deuxième homme. Celui-ci n'eut pas l'occasion de réagir quand un Ranger vint le cueillir au menton et l'expédia sans connaissance à plusieurs mètres de là.

Mon premier poursuivant s'était relevé durant ce bref laps de temps et abattit sa lame sur l'inconnu. Il y eut un cliquetis métallique, suivi d'une lutte confuse au terme de laquelle le *katana* finit dans les mains de l'homme au *nunchaku*, avant d'effectuer un arc de cercle flamboyant. La tête de mon dernier poursuivant vola de ses épaules, fendit les airs un court instant, et creva finalement la surface de l'étang.

Réprimant un haut le cœur, et rageant de ne pouvoir arrêter un léger tremblement, je regardai cet inconnu qui tournait vers moi un visage où nulle part ne figurait trace de l'acte qu'il venait d'accomplir : pas une goutte de sueur, ni même une respiration, ne serait-ce que légèrement saccadée.

– Vite, il en viendra d'autres, lâcha-t-il d'une voix grave mais néanmoins douce. Vous ne devez pas rester dans les parages.

Encore incapable de parler, j'essayai de me remettre tant bien que mal debout, ne pouvant m'empêcher de considérer cet homme avec méfiance.

– Qui... qui êtes-vous ? demandai-je en rassemblant tout ce qu'il me restait de fermeté pour m'exprimer.

– Mon nom est Suleyman.

Il se dressait devant moi, me tendant une main vigoureuse avec, dans son regard bleu foncé, une expression ambiguë que je n'arrivais pas à déchiffrer.

– Mais pourquoi ? m'écriai-je exaspérée. Pourquoi m'en vouloir à moi ? Je ne leur ai rien fait !

Tout à coup, Suleyman releva la tête et sembla humer l'air, immobile, tous les sens aux aguets.

Sa main se referma solidement sur mon avant-bras et je fus brusquement remise sur pied, au moment où quelque chose sifflait à l'endroit où je me tenais encore l'instant précédent.

– Nom d'un Portail ! jura-t-il en scrutant anxieusement quelque chose derrière moi. Venez !

Me tenant toujours la main dans sa poigne de fer, il m'entraîna à sa suite dans la vague direction d'un sous-bois. Tandis que je courrais derrière lui à en perdre haleine, et que les sifflements ténus se multipliaient autour de nous, j'aperçus soudain une lumière d'un rouge sombre qui éclaira brièvement les arbres devant nous. Cette lueur disparut ; un nouveau bruit parvint alors à mes oreilles, semblable à une cavalcade effrénée qui allait crescendo.

Une grande forme noire venait de faire irruption à la lisière du bois, et se dirigeait vers nous à toute vitesse. Je jetai un regard par-dessus mon épaule et constatai que de nouveaux poursuivants s'étaient lancés sur nos traces.

La silhouette noire, un cavalier, n'avait pas l'air d'inquiéter Suleyman, qui continuait à filer dans sa direction. Au fur et à mesure que nous nous approchions de lui, je pus mieux le distinguer. Juché sur un colossal destrier noir se dressait un homme de grande taille, à la carrure impressionnante. Il portait une armure de plate complète, comme aucun guerrier n'en avait jamais porté durant trois millénaires de conflits. Elle était faite d'acier sombre, couverte de courtes et larges pointes sur les épaulières, les cubitières, les phalanges, et même jusqu'aux articulations des jambières. Le casque masquait la tête, hormis une petite ouverture en forme de Y s'étendant des yeux à la bouche. Deux cornes d'acier, positionnées de part et d'autre du heaume, se recourbaient vers le visage. Malgré le peu que j'en voyais, celui-ci mettait mal à l'aise avec son teint blafard rehaussé par des yeux aux iris rouges qui semblaient vous transpercer quand ils se posaient sur vous. Un long cimenterre était accroché en travers de son dos ; il tenait une arbalète dans sa main droite, et les rênes de sa formidable monture dans l'autre.

– Suleyman ! hurla l'apparition quand elle fut à notre hauteur, tout en lançant son arme de jet.

L'interpellé récupéra l'arbalète au vol puis se tourna vers moi :

– Cours jusqu’au bois et attends-nous.

J’obéis, cette fois sans me faire prier, autant pour fuir ceux qui en voulaient vraisemblablement à ma peau que pour m’écarter de cette nouvelle et sinistre apparition.

Un chaos de pensées et de questions torturait mon esprit tandis que je voyais l’herbe défilait sous mes pieds. Qui étaient-ils tous ? Pourquoi m’en voulaient-ils ? Et plus simplement, que se passait-il aujourd’hui ? Je décidai de soulager mon cerveau de toutes ces interrogations afin de me concentrer sur l’instant présent.

Arrivée à l’orée du bosquet, je me précipitai derrière un arbre pour y reprendre mon souffle. Je me retournai ensuite pour jeter un rapide coup d’œil à mes sauveurs : Suleyman venait de se jucher sur le cheval à la robe de nuit. Avec son propriétaire, ils formaient une sorte de monstre tricéphale hérissé de multiples membres qui accourait dans ma direction, plusieurs corps étendus dans son sillage. Au loin, quelques unes des étranges créatures verdâtres brandissaient leurs pistolets vers les fuyards.

Soudain, un des sifflements se termina dans un choc assourdi, tout proche, qui me fit sursauter. Comme en réponse, un petit nuage constitué de ce qui semblait être de la sciure de bois se forma près de moi, me recouvrant partiellement. Avec prudence, j’examinai l’arbre qui me servait de protection et réalisai avec stupeur qu’un trou d’environ un centimètre de diamètre le traversait de part en part.

J’étais encore en train de contempler ce chêne de près d’un mètre de diamètre quand le cavalier noir et Suleyman surgirent près de moi. En me voyant, ce dernier sauta immédiatement à terre et me prit par la main, m’entraînant à nouveau à sa suite.

Enervée, je secouai énergiquement mon bras afin de lui faire lâcher prise et continuai ma course seule. Je dois avouer que j’espérais une réaction de sa part, et ce dans l’unique but de lui faire comprendre que je pouvais agir de mon propre chef. Malheureusement, il n’eut pas l’air d’y porter attention et accéléra, après m’avoir jeté un bref regard dans lequel je crus discerner une fugitive lueur narquoise.

Méditant de sombres pensées, j’essayai tant bien que mal de calquer mon pas sur les longues foulées de Suleyman. Après une certaine distance parcourue dans ce bois à la végétation relativement parsemée, l’inconnu en armure stoppa son cheval et indiqua deux arbres, deux hêtres, qui formaient de leurs branches entremêlées une sorte d’arche. Suleyman s’approcha de l’un d’entre eux et fit courir sa main le long du tronc, de haut en bas, puis sur le sol, rejoignant ainsi l’autre arbre avant de continuer le long des branches jusqu’à être retournée à son point de départ.

Le cavalier s’élança immédiatement après, se courbant sur sa monture afin de passer sous les frondaisons...

*... et disparut !*

Suleyman se tourna alors vers moi, me désignant le chemin qu’avaient emprunté le cheval et son maître.

– A ton tour maintenant.

Je marquai une courte pause, rassemblant mes esprits, puis entrepris de calmer le jeu :

– Holà... Qu’est ce que c’est que ce truc ? Je veux bien accepter les costumes de carnaval ou même les armes et le sang partout mais là, je veux savoir ! »

Suleyman prit une profonde inspiration, laissant quelque peu de côté son air impassible. Sa voix se teinta d’exaspération contrôlée quand il me répondit :

– Les réponses à tes questions viendront après... mais si tu veux vivre, c’est maintenant !

J’étudiai à nouveau l’arche séparant les deux arbres quand parvinrent à mes oreilles des bruits de course. Mon vis-à-vis les avait perçus aussi et réagit immédiatement : il me prit par les épaules et me projeta, non sans violence, entre les deux hêtres.

Il me faut préciser à l’intention de celui, ou celle, qui peut-être me lira qu’à l’heure où je rédige ces lignes, je me demande toujours si j’ai réellement vécu la suite de ces événements. Avec le recul, ceux-ci m’apparaissent encore plus fantasques. En outre, étant sortie de mon

inconscience juste avant de revenir dans ma ville natale, je suis en droit de me demander si je n'ai pas tout simplement rêvé cet épisode de ma vie...

Fermant les paupières durant ma chute, je roulai au sol et fus tout de suite surprise par une soudaine impression de chaleur. J'ouvris les yeux.

J'étais allongée sur du sable fin et chaud.

L'air que j'inhalai avec précaution m'apparut sec et dénué d'odeur. Me relevant, je découvris avec étonnement le nouveau paysage qui s'offrait à mon regard : un désert s'étendait à perte de vue. Sous un ciel d'azur se succédait à l'infini une multitude de dunes. Un terrible soleil dardait ses rayons brûlant au-dessus de moi, transformant chaque chose en une nouvelle source de chaleur.

Le cavalier noir était là, à quelque distance, en train de discuter tranquillement avec Suleyman.

Je me retournai subitement, mais les deux arbres avaient disparu, ainsi que toute trace de végétation et jusqu'au moindre détail du Parc de la Tête d'Or.

Je me relevai enfin et fis un nouveau tour d'horizon. Tout était comme si je m'étais retrouvée miraculeusement transportée au Sahara. Je rejoignis les deux hommes. Le cavalier avait enlevé son heaume et ainsi découvert de longs et fins cheveux blancs encadrant un visage sinistre aux pommettes saillantes

– Je n'ai pas pu voir s'ils étaient seuls, disait Suleyman. Sans personne pour les diriger, cela m'étonnerait qu'ils nous retrouvent...

– Ils n'étaient pas seuls, intervins-je en arrivant près de mes deux mystérieux sauveurs, faisant fi de l'extravagance de ma situation pour les renseigner sur ce qui semblait revêtir une certaine importance à leurs yeux... je leur devais bien ça !

Voyant que Suleyman paraissait attendre quelque chose, je poursuivis :

– Ils étaient accompagnés de deux gars, un géant légèrement ventripotent et un personnage au crâne rasé, plutôt chétif et habillé de noir.

– Le Saâris Zangetoy et Monsieur Yargast. Etonnant, mais cela coïncide avec la présence des Tueurs Barkaris et celle des Emissaires... Il ne vaut mieux pas traîner ici.

Suleyman s'arrêta quelques secondes puis, ayant l'air de penser subitement à quelque chose, il demanda au géant en armure :

– Au fait, où sommes-nous ?

– Sur ASP3.142. On peut retourner d'où on vient par un Portail situé à quelques heures de marches par là, répondit l'interpellé en indiquant une direction de sa main gantée de cuir et d'acier.

Sur le coup, et cela pourra paraître étonnant, il n'y eut aucun moment où je doutai de ma raison, ou bien pensai à la plausible explication d'un rêve. C'est certainement parce que je ne pouvais pas expliquer cette situation que j'explosai.

La tension accumulée pendant la folle poursuite, ajoutée à mon transport irrationnel dans ce désert, et à ces deux hommes qui avaient l'air de se soucier de moi comme d'une gamine récalcitrante, tout en me traînant à leur suite je ne sais où... tout cela fit que j'éclatai :

– Mais enfin ! hurlai-je. Qu'est-ce qui se passe et où sommes-nous ? Comment suis-je arrivée là et qui êtes-vous, bordel de merde !

Difficilement, j'essayai de reprendre mon souffle tandis que je sentais poindre des larmes de colère et d'épuisement.

Les deux hommes se tournèrent alors vers moi, étonnés. Il y avait dans leurs regards cette incompréhension que l'on éprouve envers un enfant en colère. Je devais être horrible, haletante et échevelée.

Enfin, après un interminable moment durant lequel je crus que j'allais m'écrouler, Suleyman s'approcha de moi et prit mes épaules entre ses mains.

– Excuse-nous... J'ai plus l'habitude d'agir que d'expliquer mes actes. Je te présente Mercenaire, une personne de confiance... et l'un des meilleurs guerriers du Multivers. Il marqua

une pause avant de continuer. Nous avons quitté ta Terre pour échapper à tes poursuivants et sommes maintenant sur ASP3.142, un monde parallèle relativement proche.

Contrecoup de mon énervement, ou je ne sais pour quelle autre raison, toujours est-il que j'écoutais les propos de Suleyman légèrement abasourdie, enregistrant ses paroles, sans pour autant en mesurer la portée.

– Maintenant, nous allons retourner à Lyon, reprit-il, où nous pourrions discuter plus amplement si tu le désires. En attendant, je te conseille d'économiser ta salive et tes forces car nous avons à marcher.

Il s'ensuivit un long périple au sein d'un paysage qui paraissait être uniquement composé de lumière et de feu. Mes membres semblaient se liquéfier tandis que mes pieds trébuchaient dans le sable. On ne sentait pas le moindre souffle de vent et ma bouche était totalement asséchée. Des grains de sable s'infiltraient dans mes vêtements, mes chaussures, et je crus un moment que j'allais finir ma vie dans ce lieu infernal.

Alors que j'avais de plus en plus de mal à avancer, et que ma vision du monde se réduisait à un grand flou lumineux, des mains approchèrent de mon visage ; je sentis avec délice une eau qui me parut d'une incroyable douceur couler sur mes lèvres et dans ma gorge. Je fus ensuite soulevée de terre, puis déposée en travers du grand destrier. C'est là que, dans une demi-somnolence, je perçus les voix ténues de Suleyman et Mercenaire :

– Espérons qu'elle tiendra... Le Portail est-il encore loin ?

– Il vaudrait mieux qu'elle survive car le Conseil désire la voir.

– Schamsralia ! Et pourquoi donc ? répondit la voix étonnée de Suleyman.

– Schamsralia savait que Zangetoy et Yargast devaient se rencontrer sur U19.37. Elle ne pouvait les faire espionner sans que ceux-ci ne se doutent de quelque chose. Aussi, sachant que cette jeune femme—elle s'appelle Zoé je crois—passerait dans le parc, elle trouva plus simple d'en faire son espionne. Elle m'a ensuite chargé de la récupérer. Le seul imprévu fut ta présence. Après réflexion, j'aurais eu bien du mal à la ramener en un seul morceau si tu n'avais pas été là.

– Ainsi tu travailles encore pour Schamsralia et le Conseil.

– Occasionnellement, comme d'habitude. Beaucoup de personnes se demandaient où tu t'étais retiré. Je n'aurai jamais pensé à cette Terre...

Petit à petit, les voix se faisaient plus lointaines et confuses. Finalement, c'est accablée par la chaleur que je perdis connaissance.

Je fus tirée de mon sommeil sans rêve par l'eau ruisselant sur mon visage, le nettoyant de l'accumulation de sueur et de sable, ainsi que par une voix éloignée mais néanmoins claire qui récitait :

*Babylon's Sun shall drown in blood*

*Its towers sink in crimson flood...*

Bientôt, je fus à nouveau pleinement consciente ; je vis Suleyman, près de moi, une gourde entre ses mains, m'observant reprendre mes esprits. Mercenaire se tenait un peu plus loin, sur un amas de pierres brunes et lisses qui paraissaient perdues dans ce paysage désertique. C'était sa voix qui m'avait ramené à la réalité, déclamant ces vers qui m'étaient inconnus :

*And Men shall say, Here Babylon stood,*

*'Ere Time forgot the tale.*

J'avais repris quelques forces et, après que Suleyman m'eut aidé à rejoindre le sol, je pus marcher.

– Nous retournons à Lyon, Zoé. Là-haut, tu auras les réponses aux questions que tu te poses.

Sur ces mots, Suleyman bondit sur une large dalle sculptée que Mercenaire avait dégagée du sable qui la recouvrait. A nouveau, l'inexplicable se produisit : il s'évanouit dans la roche.

Je me retournais vers Mercenaire. Celui-ci attendait, tout en me couvant calmement de ses yeux de braise.

Avec un léger frisson, je me jetai à la suite du mystérieux Suleyman.

